

INSERTIONS

S'adresser au Bureau du Journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Tout le correspondant de la presse dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus. La loi nationale et la Coopération, 212.

# UNION FRANÇAISE

## JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

	Moyen	Campa
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20 or	
Trois.....	\$ 3.00 » 3.50 »	
Six.....	\$ 5.50 » 6.50 »	
Un an.....	\$ 10.00 » 12.00 »	
Numéro du jour.....	\$ 0.05	
ancien.....	\$ 0.10	

Les abonnements partent du 1er, e du 15 de chaque mois.

### Les grands gestes de M. Bové

Monsieur Bové (ablatif distingué de Bos, bovis) n'a rien, paraît-il, de l'humour pacifique de l'honnête et riant quadrupède dont son nom rappelle à tous l'existence bien que ses actes n'en revêtent pas les mérites.

Si vous le gênez sur un trottoir, zut! il vous envoie d'un coup d'épaule au milieu de la rue, et si vous protestez il vous fait coucher au poste ou dans l'étable de son cochon. Cette promesse porcine mérite de passer à la postérité comme modèle de vengeance bovine.

Il paraît pourtant qu'on n'a pas très bien pris la chose à San José où M. l'Abbatif exerce son proconsulat. Un commencement d'émotion s'en est suivi et, sans l'énergie d'un héroïque commissaire qui répond au nom complexe de Bacigalupé ou Bacille à Turpi, nous ne savons pas bien ce qui se serait advenu, malgré la grande, immense, incomparable et inébranlable popularité dont jouit parmi ses administrés le fougueux représentant du Pouvoir Exécutif.

Peut-être eût-il roulé à son tour au bas du trottoir, où le bruit de sa chute aurait trouvé un écho virgilien: *Proculibat humi bos*.

Vous pensez bien du reste que l'opposition toujours scélérate n'aura pas perdu cette occasion de proférer ses anathèmes habituels, comme dirait l'ineffable Luizi, contre le gouvernement tout entier.

Des dépêches sont venues de San José et avec la légèreté qui nous caractérise tous, dans la presse prétendue indépendante, de Montevideo c'est par un tollé général que nous nous sommes associés aux doléances des San-Josephins.

Par bonheur, la grandissime gazette que vous savez bien veillait, et elle s'est hâtée de lancer l'hameçon, pardon, la bone de sauvetage à M. Bové qui n'eussent pas sauvé de l'asphyxie, peut-être, ses aptitudes bien connues pour nager entre deux eaux.

C'était, du reste, presque un devoir de famille, en ce cas, que la grandissime venait remplir, car M. l'Abbatif lui appartient, nous assure-t-on, par des liens plus étroits que ceux d'un commun amour du gâteau budgétaire.

Quoi qu'il en soit, il reste acquis que les trottoirs de San José sont propriété privilégiée de M. Bové et qu'on n'a qu'à se ranger ou en descendant quand il daigne s'y promener en famille, suivi de près par un argousin de confiance.

Faut-il croire, du reste, que de propos délibéré, la première victime de l'incident a provoqué un conflit?

Les amis de M. l'Abbatif prétendent qu'au moment où il passait à côté de M. Nadal, celui-ci qui a les coudes pointus se serait fait un malin plaisir d'enfoncer un dans les flancs paisibles du pachyderme fonctionnaire, — ce qui, évidemment eût été fort mal. Mais d'autres assurent, à leur tour, que tout le crime de M. Nadal consistait à avoir fait volte-face avant d'arriver au couple proconsulaire pour n'avoir ni le saluer ni à lui céder le haut du trottoir. La chose en ce cas serait un peu différente depuis Gessler on n'avait pas vu de proconsul obliger les citoyens à faire la révérence à leur chapeau. Mais M. Bové ne croit peut-être pas à la légende de Guillaume Tell.

EMILE ZOLA

## ROME

Et, si l'on passe ensuite à l'Autriche et à la Belgique, nations catholiques, on voit que, chez la première, le socialisme catholique se confond avec l'antisémitisme et que, chez la seconde, il n'a aucun sens précis; tandis que le mouvement s'arrête et même disparaît, dès qu'on descend à l'Espagne et à l'Italie, ces vieilles terres de la foi. L'Espagne toute aux violences des révolutions, avec ces évènements tels qu'il se contentent de foudroyer les incroyants comme aux jours de l'Inquisition, l'Italie immobilisée dans la tradition, sans initiative possible, réduite au silence et au respect, autour du Saint-Siège.

En France, pourtant, la lutte restait vive, mais surtout une lutte d'idées. La bataille, en somme, s'y menait contre la Révolution, et il semblait qu'il eût suffi de rétablir l'ancienne organisation des temps monarchiques, pour retourner à l'âge d'or. C'était ainsi que la question des corporations ouvrières était devenue l'affaire unique, comme la panacée à tous les maux des travailleurs. Mais on

Nous ne chercherons pas à établir les raisons qui ont pu amener M. Nadal à laisser voir publiquement d'une façon quelconque que sa déférence pour l'autorité ne va pas jusqu'à faillir en son honneur l'aile et la gaine de son couvre-chef.

Peut-être eût-il mieux valu que, par galanterie chevaleresque, M. l'Abbatif étant en compagnie de son épouse, M. Nadal eût évité tout ce qui pouvait fournir prétexte à un conflit.

Mais est-on toujours maître de ses impulsions quand elles naissent d'un hasard de trottoir?

Ce qui n'est pas douteux, par exemple, c'est que M. Bové n'était pas, à l'heure de l'incident, dans l'exercice de ses fonctions.

Dès lors, s'il y a eu provocation de la part de M. Nadal, c'est à M. Bové et non au magistrat qu'elle s'adressait. Fut-il séant, par suite, que le chef de police vengeât l'injure de l'individu?

Notre roi Louis XII était plus chevaleresque quand il interdisait au roi de France de tirer vengeance des griefs du duc d'Orléans.

C'est pour le moment la seule morale que nous voulons tirer de cette aventure.

### SOUVENIRS DE L'ANNÉE TERRIBLE

### A STRASBOURG

Depuis près de deux semaines, Strasbourg était investie par l'ennemi, et déjà, dans la journée du 15 août, et dans la nuit du 18 au 19, les assiégés avaient prélué à leurs exploits futurs en envoyant sur la ville quelques obus, funèbres messagers qui venaient annoncer aux Strasbourgeois le sort que la grande Allemagne réservait à leur vieille et patriotique cité. Puis, pendant cinq jours, un calme presque complet régna autour de la place.

Hélas! c'était le calme qui précède la tempête. Dans la soirée du 23 août, tout change subitement. Le jour venait à peine de disparaître et les habitants, commentant quelques nouvelles favorables que l'on avait reçues dans la journée, devaient presque joyeusement sur le pas des portes escomptant la délivrance prochaine, lorsqu'un peu avant 9 heures la canonnade retentit tout à coup pour prendre en quelques minutes une intensité terrible sur toute l'étendue du front d'attaque.

Ce fut, dans la nuit sombre, un entrecroisement d'éclairs sinistres accompagnés de sifflements aigus. Un véritable ouragan de projectiles s'abat sur la malheureuse ville jusqu'au lendemain matin, à 8 heures, pendant onze heures consécutives, sans une seconde de répit. C'était, raconte un témoin oculaire, un continu roulement de tonnerre, des bruits stridents qui déchiraient l'air, puis le fracas des cheminées et des murs qui s'écroulaient et de temps en temps, des cris de douleurs qui s'entendaient au loin.

Bientôt, la scène terrible s'éclaircit, dans l'obscurité, de lueurs fulgurantes: ce sont les incendies qu'allument de toutes parts les obus allemands. Et, alors, à la clarté des maisons en feu, les Strasbourgeois terrifiés assistent à ce spectacle des projectiles ennemis,

était loin de s'entendre: les uns, les catholiques qui repoussaient l'ingérence de l'Etat, qui préconisaient une action purement morale, voulaient les corporations libres; tandis que les autres, les jeunes, les impatients, résolus à l'action, les demandaient obligatoires, avec capital propre, reconnaues et protégées par l'Etat. Le vicomte Philibert de la Choue avait particulièrement mené une ardente campagne, par la parole, par la plume, en faveur de ces corporations obligatoires; et son grand chagrin était de n'avoir pu encore décider le pape à se prononcer ouvertement sur le cas de savoir si les corporations devaient être ouvertes ou fermées.

A l'entendre, le sort de la société était là, la solution possible de la question sociale ou l'effroyable catastrophe qui devait tout emporter. Au fond, bien qu'il refusât de l'avouer, le vicomte avait fini par en venir au socialisme d'Etat. Et malgré le manque d'accord, l'agitation restait grande, des tentatives peu heureuses étaient faites, des sociétés coopératives de consommation, des sociétés d'habitations ouvrières, des banques populaires, des retours plus ou moins déguisés aux anciennes communautés chrétiennes; pendant que, de jour en jour, au milieu de la confusion de l'heure présente, dans le trouble des âmes et dans les difficultés politiques que traversait le pays, le parti catholique militant sentait son espérance grandir, jusqu'à la certitude aveugle de recon-

respectant les ouvrages avancés de la place, passant par-dessus les remparts et s'abattant sur les faubourgs et jusqu'au cœur même la ville.

Rien n'est épargné les maisons privées comme les monuments publics sont criblés d'obus. Tous les quartiers sont atteints. Les bâtiments au sommet desquels flotte le drapeau avec la croix de Genève semblent servir de point de mire aux pointeurs allemands; pendant que la pluie de fer fait rage, on transporte les blessés dans les caves; quelques-uns sont atteints mortellement au cours de la lugubre opération.

Le bombardement est commencé depuis une demi-heure à peine, qu'un flou de flamme, activé par le tir incessant des batteries ennemies, serpente au travers de la ville. C'est le quartier de Broglie qui flambe; c'est la rue du Dôme, la rue du Temple Neuf, la rue de la Marcellaise, la rue de la Nuée-Bleue qui brûlent. Puis, soudain, une langue de feu s'élève au-dessus du toit de la Bibliothèque; les obus s'abattent en foule sur ce point lumineux et, bientôt, le toit embrasé s'écroule avec fracas dans une fournaise: la riche, la superbe, l'incomparable bibliothèque de Strasbourg a vécu; tous ses trésors inestimables sont la proie des flammes; il n'en reste rien!

Quelques minutes plus tard, c'est le tour du Musée de peinture qui ne tarde pas, lui aussi, à disparaître, effondré, détruit sans retour. Puis, tout à coup, comme minuit allait sonner, un immense cri, un cri de douleur poignante se fait entendre au milieu du sifflement des obus et du fracas des maisons qui s'écroulent: «Le feu est à la cathédrale!»

A ce cri qui se répandit aux quatre coins de la ville comme une traînée de poudre, tous les cœurs se serrèrent. La cathédrale c'est le Palladium de la vieille cité, c'est toute la cité; sans elle, Strasbourg n'est plus que l'ombre d'elle-même; c'est ce superbe et fier monument qui fait la gloire de la ville, la gloire de l'Alsace entière!

La cathédrale avait assisté impassible aux grandes guerres des siècles passés. Un seul projectile l'avait frappée en 1678, et la chose avait paru si monstrueuse à ces hommes arriérés du dix-septième siècle, qu'ils firent graver à l'endroit atteint une inscription destinée à rappeler aux races futures cette inconcevable profanation.

Les allemands n'eurent pas en 1870, de ces scrupules d'un autre âge; ils commencèrent par incendier le toit de la cathédrale; puis, jusqu'au moment de la reddition l'édifice leur servit de point de mire; sa façade, ses bascôtés, sa tour furent labourés par les obus.

«Aucune parole, raconte le témoin oculaire, que je citais tout à l'heure, aucune parole ne peut peindre le spectacle de l'embrasement de la cathédrale. Sur toute la longueur de cet immense vaisseau la toiture est en feu. Les tours et la grande nef, éclairées ou voilées par des nuages de fumée, prennent des proportions et des formes fantastiques. Un moment, le brasier s'élève jusqu'à la flèche. Les flammes gagnent les cuivres de la toiture et prirent des teintes bleues et vertes qui éclairaient la ville des lueurs d'un immense feu de bengale. Aucun secours n'était possible: les pompes n'atteignaient pas à cette hau-

querir bientôt le gouvernement du monde.

Justement, la deuxième partie du livre finissait par un tableau du malaise intellectuel et moral où se débat cette fin de siècle. Si la masse des travailleurs souffre d'être mal partagée, et exige que, dans un nouveau partage, on lui assure au moins son pain quotidien, il semble que l'élite n'est pas plus contente, se plaignant du vide où la laissent sa raison libérée, son intelligence élargie. C'est la fameuse banqueroute du rationalisme, du positivisme et de la science elle-même. Les esprits que dévore le besoin de l'absolu, se lassent des étonnements, des lenteurs de cette science qui admet les seules vérités prouvées; ils sont repris de l'angoisse du mystère, le leur fait une synthèse totale et immédiate, pour pouvoir dormir en paix; et, brisés, ils retombent à genoux sur la route, éperdus à la pensée qu'ils ne sauront jamais tout, préfèrent Dieu, l'inconnu révélé, affirmé en un acte de foi. Aujourd'hui encore, en effet, la science ne calme ni notre soif de justice, ni notre désir de sécurité, ni l'idée séculaire que nous nous faisons du bonheur, dans la survie, dans une éternité de jouissances.

Elle ne fait qu'opérer le monde, elle n'appartient, pour chacun, que la solidarité austère du devoir de vivre, d'être un simple facteur du travail universel; et comme l'on comprend la révolte des cœurs, le regret de ce ciel chrétien peuplé de beaux anges, plein de lumi-

teur, et des torrents de plomb fondu découlaient des gargouilles...»

Quelle horrible nuit! L'évêque de Strasbourg, au plus fort du bombardement, s'était rendu au quartier général du commandant des troupes assiégées — c'était le général Von Werder, celui que les Strasbourgeois ont surnommé Werder-le-Tueur — pour demander que les ouvrages fortifiés et les remparts fussent seuls bombardés. Werder renvoya le prélat sans réponse.

Et pourtant, treize siècles auparavant un coquerant féroce, Attila, lorsqu'il assiégeait Rome, avait accédé à la même prière que lui fit le pape Léon I<sup>er</sup>. Et pourtant l'armée assiégeante se composait de Badois, de ces voisins d'outre-Rhin qu'on avait toujours considérés, en Alsace, comme des amis presque des compatriotes, et qu'au jours de marche ou de fête on accueillait avec cette bonhomie simple et cordiale qui fait le fond de la franche hospitalité alsacienne!

Et pendant que les hommes du pays de Bade, impitoyables, écrasaient la ville sous l'ouragan de leurs projectiles, les femmes, les enfants s'en venaient sur les hauteurs qui dominent Strasbourg, de l'autre côté de Kehl, pour assister, comme à une fête joyeuse, à l'immense et sinistre feu d'artifice que les obus allumaient dans la malheureuse cité!

Les cris de douleur des Strasbourgeois atteints dans les rues ou écrasés sous les ruines, les gémissements des enfants que les projectiles allemands allaient chercher et tuer jusque dans les écoles, les pleurs déchirants, les supplications éperdues des femmes, les appels des mourants qui raient rien ne peut émouvoir ces barbares.

Le grand-duc de Bade et la grande-duchesse — cette dernière, on le sait, est la fille de Guillaume I<sup>er</sup> — veulent aussi, comme leurs sujets, jouir du spectacle de la ville embrasée. Ils viennent sur les collines de Kehl, et longuement, silencieusement, mais sans émotion, contemplant le spectacle. Quelques officiers prussiens sont là, égarés au milieu de tous ces Badois; émus à la fin de tant d'horreurs, ils se hasardent timidement à intercéder auprès du prince auprès de la princesse: on ne leur répond même pas!

Le martyre de la capitale alsacienne devait durer un long mois encore. Et lorsqu'elle consentit enfin à se rendre ses ruines fumant encore, il se trouva un barde allemand pour chanter cette victoire de la civilisation allemande sur la barbarie française!

«O Strasbourg, belle et merveilleuse cité! Toi, la perle du Rhin! Après le vol indigne dont tu fus victime, après un long et honteux esclavage, te voilà délivrée, et la garde allemande veille maintenant sur tes remparts. Du haut de ta cathédrale, tu as vu autour de toi la ruine et la mort. Mais aujourd'hui tu es sortie plus charmante et plus forte de ce baptême de feu! Sois la bienvenue parmi nous; nous enlacerons sur ton front les feuilles de chêne et les fleurs du printemps!»

Ainsi chantait, au lendemain de la capitulation de Strasbourg, le barde teuton Muller von der Werra et son chant répété d'un bout de l'Allemagne à l'autre allait annoncer aux fidèles Germains que les obus badois avaient enfin accompli leur œuvre

ro, de musiques et de parfums! Ah! baisers ses morts, se dire qu'on les retrouvera, qu'on revivra avec eux une immortalité glorieuse! Et avoir cette certitude de souveraine équité pour supporter l'abomination de l'existence terrestre et tuer ainsi l'affreux pensée du néant, et échapper à l'horreur de la disparition du moi, et se tranquilliser enfin dans l'inébranlable croyance qui remet au lendemain de la mort la solution heureuse de tous les problèmes de la destinée! Ce rêve, les peuples le rêveront longtemps encore. C'est ce qui explique comment, à cette fin de siècle, par suite du surmenage des esprits, par suite également du trouble profond où est l'humanité, gresse d'un monde prochain, le sentiment religieux s'est réveillé, inquiet, tourmenté d'idéal et d'infini, exigeant une loi morale et l'assurance d'une justice supérieure. Les religions peuvent disparaître, le sentiment religieux en créera de nouvelles, même avec la science. Une religion nouvelle une religion nouvelle et n'était-ce pas le vieux catholicisme qui, dans cette terre contemporaine où tout semblait devoir favoriser ce miracle, allait renaitre, jeter des rameaux verts, s'épanouir en une toute jeune et immense floraison?

Enfin, dans la troisième partie de son livre, Pierre avait dit, en phrases enflammées d'apôtre, ce qu'allait être l'avenir, ce catholicisme rayonné, apportant aux nations agonisantes la santé et la paix, l'âge d'or oublié du christianisme primitif.

sanglant et que la « Perle du Rhin » avait fait retour à la patrie allemande!

Lucien Nicol.

### LE TOUR DU MONDE

AVEC 5 CENTIMES!

Nous avons eu, il y a environ un mois et demi, la visite de deux jeunes anglais, journalistes de profession, MM. Edwin, R. Loudon et Herbert Field qui, ayant quitté leur patrie sans un penny dans leur poche, se proposaient de faire le tour du monde, à pied, en gagnant leur vie durant tout le voyage. La tentative ne manquait d'originalité, il faut l'avouer, et M. Zola a dû regretter vivement de n'avoir pas eu cette idée. Un tel voyage, dans des telles conditions, eût été beaucoup plus intéressant que sa banale excursion à Rome.

Voici maintenant qu'une jeune Américaine, comme le « Figaro » l'a déjà raconté, a entrepris d'accomplir la même prouesse que MM. Loudon et Field, mais, plus pratique et plus « dix-neuf cents » que ses compatriotes du sexe laid, elle a voulu que la bicyclette fût de la fête. C'est ainsi qu'elle quitta Boston, sa ville natale, le 25 juin dernier, pour pédaler bravement de l'avant et tenter l'inconnu et le sort.

Au départ, us sou composait tout son avoir et nombreuses étaient les épreuves qu'il l'attendaient, sans l'effrayer toutefois.

Ses aventures?... Il nous faudrait un livre entier pour les raconter! Attaquée par un nègre sur une voie de chemin de fer où elle s'était engagée à vélo et renversée au travers des rails au moment où un train rapide s'avançait à une vitesse phénoménale, c'est véritablement par miracle qu'elle a échappé à une mort terrible — en opérant le sauvetage de sa machine!...

Cependant la bicyclette à laquelle miss Londonderry avait confié sa destinée n'était, pour nous expliquer plus poliment, qu'un vulgaire clou, et l'impétieuse velocewoman, en atteignant Chicago, se trouva à ce point découragée et découragée qu'elle voulait abandonner son projet et rebrousse chemin.

D'ailleurs, elle avait dû, pour vivre, travailler très durement, pendant cette première partie de son voyage, et, fatiguée physiquement et moralement, vaincue, elle ne demandait qu'à se rendre.

Mais la Providence veillait sur elle: un constructeur de vélocipèdes lui offrit une bonne bicyclette et la vaillante cycliste reprit sa route, pleine d'espoir, pour se diriger cette fois vers New-York.

Là, elle s'embarqua à bord de « la Touraine », à destination du Havre, et la traversée fut bonne, très agréable, miss Londonderry ayant pu se payer — c'est son mot — un billet de première classe, grâce aux différents travaux mieux rétribués qu'elle avait effectués dans la cité yankee.

Lorsque notre Américaine mit le pied sur la terre de France, son budget, fort modeste, s'élevait — ou s'était abaissé, plutôt — à la somme de 50 francs, et c'est avec cette fortune qu'elle fit son entrée à Paris, la célèbre ville où son compatriote Zimmerman, s'é-

### Lycée Franco-Uruguayo

Grand Collège de demoiselles dirigé par la Directrice Madame Mario Irigaray d'Aréosa. Dayman 127.

### INSTITUTO UNIVERSAL

Pour garçons, Uruguay 283 à 291. Ces deux collèges proportionnent à leurs élèves une instruction brillante et solide.

On reçoit des pensionnaires, demi pensionnaires et externes. — Agustín M. Vazquez, Directeur.

tait illustré peu de temps auparavant. Elle ne devait pas, hélas! y gagner comme lui des cinquante mille francs en quelques coups de pédales, puisque, le lendemain même de son arrivée dans nos murs, elle se laissait voler trente francs par un audacieux et adroit filou.

Depuis, miss Londonderry a été reçue dans la meilleure société parisienne, la princesse Marie Gortchacow a donné une matinée en son honneur et des propositions très avantageuses — déclinées du reste — lui ont été faites par le directeur d'un de nos plus importants music-halls.

Cette petite femme, qui n'est âgée que de vingt-trois ans, a vivement excité la curiosité générale.

Au Salon du Cycle, où elle était employée par l'administration, elle ne tarda pas à devenir une des attractions de l'exposition. Homasse, les yeux vifs, le teint brun, bronzé, la figure osseuse et énergique, avec sa chevelure noire et son chapeau bien américain, sous lequel apparaît une tête que ne désavouerait pas une Chinoise, elle est vraiment typique, caractéristique et digne de l'attention dont elle a été entourée.

Son accoutrement ne manque pas de cocasserie non plus: le costume masculin (rationnel, si vous préférez), qu'elle porte allègrement, est recouvert de réclames diverses; cousues aux manches et aux genoux.

Intelligente, instruite, miss Annie collabore à plus de vingt revues et journaux américains, auxquels elle a déjà envoyé plusieurs articles sur la capitale française, décrivant nos musées, nos monuments, la façon dont elle a été accueillie ici, racontant avec verve les joies fugitives et les déboires passagers de sa vie nomade.

Si miss Londonderry, ainsi que nous le lui souhaitons de tout cœur, parvient à remplir en moins de seize mois le programme qu'elle s'est imposé, elle touchera, en rentrant à Boston, la gentille somme de cinq mille dollars (25,000 francs) enjeu du pari qu'elle a engagé avec deux jeunes gens de là-bas. Ce sera sa récompense, avec un peu de gloire bien gagnée.

Paul Manoury.

### Notre population coloniale

Un de nos confrères vient de faire le relevé des habitants de nos possessions d'outre-mer. Voici les chiffres obtenus:

Réunion, 169,483; Sénégal, 207,911;

Plus tard, il interviendra en France, reconnaitra la légitimité de la République. Dès le début, une pensée se dégage, la pensée qui fera de lui un des grands papes politiques; et c'est, d'ailleurs, la pensée séculaire de la papauté, la conquête de toutes les âmes; Rome centre, et maîtresse du monde. Il n'a qu'une volonté, qu'un but, travailler à l'unité de l'Eglise, ramener à elle les communautés dissidentes, pour la rendre invincible, dans la lutte sociale qui se prépare.

En Russie il tâche de faire reconnaître l'autorité morale du Vatican; en Angleterre, il rêve de désarmer l'Eglise anglicane; de l'amener à une sorte de trêve fraternelle; mais, en Orient surtout, il convoite un accord avec les Eglises schismatiques, qu'il traite en simples sœurs séparées; dont son cœur de père sollicite le retour. De quelle force victorieuse Rome ne disposerait-elle pas, le jour où elle règnerait sans conteste sur les chrétiens de la terre entière?

Et c'est ici qu'apparaît l'idée sociale de Léon XIII. Encore évêque de Pérouse, il avait écrit une lettre pastorale, où se montrait un vague socialisme humanitaire. Puis, dès qu'il a coiffé la tiare, il change d'opinion, foudroie les révolutionnaires, dont l'audace alors terrifiait l'Italie.

(A suivre).







# ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

## LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDEAU 351 A 355, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA.

CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

MUEBLERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios avisa al público que tiene todavía para LIQUIDAR. Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Piche, etc., etc. Especialidad en muebles macizos para campañas. Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

## ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

Gran Diploma de Honor

EXPOSICION ITALO-AMERICANA

GENOVA 1892

DOS GRANDES PREMIOS

Exposicion de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor.—Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo.—Precios sumamente baratos y sin competencia.

Calle Sarandí número 345—Teléfono "Uruguay" 881

Sucursal "La Comercial", 25 de Agosto 209, entre Treinta y Tres y Misiones.

## DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Unico inventor del renombrado te "Los Mandarinos". Unico concesionario del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Unico representante para la República Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD É HIJOS, calle Cámaras 50 a.

Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y comercios de la capital.

Cognac Chateau des Vignes, Rhum, San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSEILLES de Martin Caraglio.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

## AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Ramá

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, paños, corbates, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Co. y guantes Dent's Allcroft y Co.

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

## NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es sumamente apropiado para el blanqueo de las paredes y techos rasos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BÉDUCHAUD É HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 a

MONTEVIDEO

# LICEE CARNOT

85 -- RUE CONVENCIÓN -- 85

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. enseignement commercial; 3. enseignement universitaire. La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français, espagnol, anglais, italien. Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien. Le directeur du Lycée s'est assuré la concours de professeurs de notoria competence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète qui réclame leur avenir. Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.

MONTEVIDEO



EXPRESO "LA CONFIANZA"

P. Christophersen

150 — CALLE PIEDRAS — 150

SERVICIO MARITIMO

Conduccion de equipages, encomiendas, cargas, animales en pie, etc., desde domicilio hasta domicilio en Buenos Aires y hasta los vapores de ultramar y vice-versa.

## MUDANZAS

Entrega y recibo de cualquier bulto en las estaciones ó depósitos y demás servicios.

Oficina en Buenos Aires: calle Ouyo núm. 360

## DENTISTAS AMERICANOS

161 — CALLE ITUZAINGO — 161

(PLAZA MATRIZ)



AGUA

DE LA

REINA

Y POLVOS

DE LA

PERLA "LA PRINCESA"

PARA CUBRIR LAS DIENTES NO TIENE RIVAL



CONSULTORIO

GUILLERMO E. HILL C. D. E.

## DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

—

CONCENTRADO

—

ECONOMIA

DE CAFE POR CIENTO

—

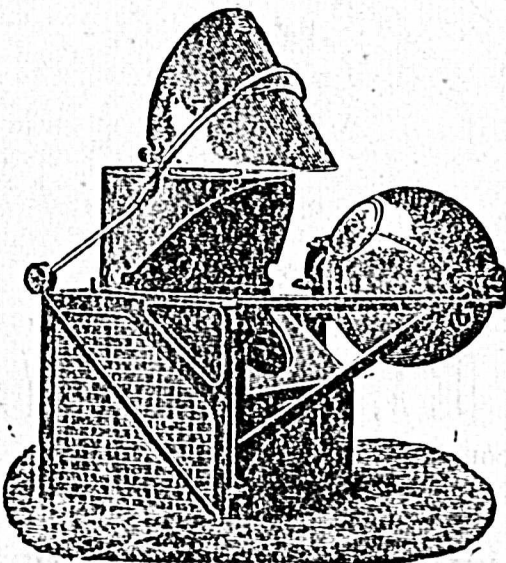
196—Araucario—196

—

Teléfono Montevideo núm. 18.

—

ESTABLECIMIENTO



VENTAS

PAR MAYOR Y MENOR

—

ESPECIALIDAD

EN

CARBOS FINOS

—

PARA

FAMILIAS

—

ECONOMIA

DE CAFE POR CIENTO

—

196—Araucario—196

—

Teléfono Montevideo núm. 18.

—

ESTABLECIMIENTO

## MODES DE PARIS

— 332 — SARANDÍ — 232

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. G. Desvignes

232 — SARANDÍ — 232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes prévient sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

# P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

DEL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORCANA

Capitan: — F. E. KITE

Saldrá el 13 de Marzo de 1896

Para Rio Janeiro, San Vicente, Lisboa, Vigo, La Pallice, (La Rochelle) Plymouth y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJEROS PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros. La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Alvedo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros

## WILSON, SONS & Co. Limited

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 314

BUENOS AIRES

Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

## AGENCE D'ASSURANCES MARITIMES

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Française d'Assurances

Compagnie Anglaise d'Assurances

MARITIMES ET FLUVIALES

CONTRE L'INCENDIE

H. AUBERT, AGENT

61 — Calle Zabala 61 — MONTEVIDEO

## DEPOSITO DE MAQUINAS

Y

UTILES AGRICOLAS E INDUSTRIALES

FABRICA DE BOLSAS

CORDELERIA NACIONAL

— DE —

H. GROSCURTH

39—CALLE RIO NEGRO—41

AGENCIA DE SEGUROS

Informes y presupuestos de instalaciones. — Representación de fabricas europeas y norteamericanas. La colección de muestras de ferreteria, papeleria, etc., se llevará brevemente a la calle Rio Negro 159 y 161.

## COLON--CRU GIOT--COLON

VENTE DE VINS

La parfaite fabrication et la pureté des vins sont garanties, ils sont limpides et ont une grande finesse de goût. C'est le vin de type unique, fait avec les meilleures variétés de raisins Cabernet, Gamay, Lierdun ou Hargonne, Pinot, etc., etc., récoltés dans le même établissement, exempt de toute maladie.

AGENT M. SEXTO BONOMI

Rue Cerro 05 et 07 Montevideo

Teléfono de Montevideo N.º 127

Prix \$ 1.50 les 12 litres échantillonnés et livrés à domicile à Montevideo. — 20 00 la bordelaise avec fût. La vignoble Giot occupe une position exceptionnelle et est cultivé d'une manière spéciale ce qui assure la parfaite maturité des raisins, et la finesse de ses vins, qui sont livrés avec tous les soins possibles, et les unes des plus perfectionnées. Une partie des vins de vignes sont expédiés sur américains (Bordeaux et Riparias), et l'établissement tout en augmentant ses plantations peut vendre à la saison prochaine 1.000.000 de ces espèces connues comme les plus résistants contre la Phylloxera. Le téléphone de la Granja Giot est N.º 251, de la Cooperativa.

## THE STANDARD LIFE Grande Compagnie Britannique D'Assurances

sur la vie

UNE DES PLUS ANCIENNES, LIBÉRALE ET IMPORTANTE DU MONDE UNIQUE DANS LA REPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe. Avant de s'assurer, demander des informations à

B. LORENZO HILL, Gèrent

161 — CALLE ITUZAINGO — 161

(Plaza Matiz)

FEUILLETON

CONTE MILITAIRE

## L'Amour

Au lieutenant de cavalerie Borte-Verrier.

Coaster s'habillait.

—Oui, colonel, dix trous aux planches du fond, trois sous les poignées, en arrière et en avant, pour respirer. Il nous sa cravate, une pièce de lion à rendre coquets les anges.

—Adjoignez-vous deux grenadiers,

vous serez quatre hommes d'escorte.

Il mit une veste de satin mauve broché de piquettes, introduisit son doigt dans l'ouverture et fit bouillonner les dentelles, des garnitures de point qui eussent payé quatre métaliers.

—Mon carrosse. Qu'on attelle. Il chassa des bas de soie blancs, de jolis souliers de cuir noir, lustre, dont les cales en bois de îles étaient de rouge incarnat.

—Ouvrez.

Il endossa son habit d'argent, brodé d'or, aux doublures de martre, prit un miroir, envoya une chiquenaude dans sa perruque brisée, à trois pièces, et magnifiquement, s'étendit.

Un instant, aux lumières, ses camarades purent le regarder, horrible de laideur, pustuleux hâve, camus, souriant, le chapeau contre la poitrine,

en travers de la grande canne noire. Puis le cercueil se referma: «A revoir divins...» chuchota ce monstre. Et lugubres, des clous entrèrent dans le cercueil.

—Tout cela pour une femme, dit un officier.

On enleva la caisse, et on la posa dans le carrosse. Il était si léger que ceux qui le portaient, moqueurs, eussent pu hausser les épaules. Si peu lourd... Rien, presque: le poids d'une vieille folle. Les quatre grenadiers prirent place avec leurs armes.

—Voilà l'ordre de laisser passer, dit un capitaine. Prenez cet itinéraire Et ne perdez point de temps. Faites vite.

Le cocher fit claquer son fouet, et le carrosse partit. Il s'en alla au grand galop dans la nuit, traversa la Meuse, et entra dans

les fousles mornes, que repoussait la victoire. Un grenadier se mit à la portière:

—Malheur! on est en plein sur l'ennemi. Quoi qu'il va dire, s'il sait?

—L'ennemi, ça ne sait jamais, dit un second homme, un nommé Chamard, un géant.

Le cocher, brigadier déguisé, large comme une porte sous son triple collet, malmenait les chevaux. On ne voyait que deux lanternes emportées, qui glissaient comme deux éclairs. Quelqu'un chuchota:

—Tu l'as calé comme il faut? —Su de la soie, dit le géant. Au bout, d'une heure: —Werdal!

C'étaient des pandours. Il fallut tirer les papiers, montrer les signaux, avec des jurons. Les ennemis, sans

comprendre, laissèrent partir le carrosse.

—C'est z'heureux, dit Chamard. Il bourra sa pipe. Mais comme les chevaux s'enlevaient, une voix cria du cercueil, lointain, un cri qu'on devinait impatient, hurlé:

—Bride abattue! Au grand train! —Au grand train! C'est l'ordre! clamaient les soldats. Le carrosse bondit.

—L'colonel est p'têt gêné, dit un homme. —Bonne de foin! cria Chamard, si le colonel est là, c'est qu'il veut être là. On n'en sait pas de plus que la consigne. Coupe.

Et ils se mirent à jouer sur le cercueil.

—A Maestricht, la ville prévenue attendait le carrosse. Quand il passa, des régiments autrichiens battirent le tambour, et des étendards saluèrent. —On vous en a pris des morceaux! leur cria Chamard.

Dès lors, partout, on rencontra l'ennemi. A chaque instant: Werdal! Quatre pipes luisaient aux portières. On passait les papiers. Des autrichiens, quelques Anglais regardaient la caisse, et la voiture-fantôme se remettaient à fuir, échouée de fumées: ça marche, disaient les hommes. On entendait des voix sur la route, et de longues ombres, au clair de lune, s'alignaient.

(A suivre).